

Catherine Radet est membre du comité d'aide à la réflexion éthique du Centre hospitalier de Cholet.
Eva Perreaux pour La Croix



Cette médecin pédiatre signe un livre sensible consacré au deuil anténatal, dont la Journée mondiale se tiendra dimanche.

Catherine Radet

Pédiatre

Discrète et tenace, frêle et se-reine. Catherine Radet manie les contraires jusque dans sa pratique professionnelle. Médecin pédiatre à l'hôpital de Cholet depuis plus de vingt ans, elle a accompagné bien des enfances avec leur lot de joies. Mais aussi des naissances plus complexes, lorsque les choses ne se passent pas comme prévu.

De cette expérience, Catherine Radet s'est forgé une conviction : ces lieux de vie que sont les maternités connaissent aussi mille drames intimes qui ne sont pas toujours accueillis comme il se doit. « J'ai eu la chance d'avoir un chef de service qui m'a laissée, très jeune, exercer en maternité », explique-t-elle. Là, depuis de nombreuses années, elle examine les bébés avant leur sortie de l'hôpital. Elle entre aussi en salle d'accouchement, où les pédiatres aident les enfants les plus fragiles à venir au monde.

Elle y accueille les grands prématurés, tous ceux dont la survie ne tient qu'à un fil. Dans ces moments si particuliers où se côtoient la naissance et la mort, Catherine Radet a appris à mettre en place des gestes d'« humanité ». « Je sors moi-même ces enfants nés trop tôt de leur poche, je les essuie. » Dans cet espace suspendu, hors du monde et du temps qu'est la salle de naissance, les mots sont denses. Et doivent exprimer l'indicible quand, parfois, il faut accompagner la mort. « Je suis amenée à proposer aux parents de penser l'impensable. Veulent-ils que le nouveau-né pousse son dernier souffle dans leurs bras ? Préfèrent-ils que je reste avec lui ? »

Avec son équipe, elle entoure ce petit être avec tous les égards qui lui sont dus. « Nous lui confectionnons un petit berceau. Nous proposons aux parents de le voir, de le prendre en photo. » Parfois même

Catherine Radet baptise ces bébés dans les courts instants qu'ils ont pu vivre. « Ces moments sont extrêmement émouvants », explique cette catholique pratiquante qui a découvert la foi « sur le tard », après une éducation laïque. Inlas-

sablement, elle donne une voix à ces tout-petits qui meurent mais ne s'effacent pas. « Les gynécologues sont du côté des mères, moi je me place du côté de l'enfant », explique-t-elle encore. Elle retrouve parfois ces mères endeuillées des

années plus tard, lors d'autres grossesses plus heureuses. « Dans leurs dossiers médicaux sont souvent consignées bien des souffrances antérieures. Fausse couches, IVG, IMG (1), etc. Or personne ne s'en soucie. »

Son inspiration. « L'enfance est un défi pour l'intelligence »

« Aussi loin que mes souvenirs me portent, je vois des visages d'enfants, des regards intenses, heureux, malheureux », témoigne Catherine Radet. « Mon bureau de consultation est rempli de ces photos. L'enfance, reflète par excellence de

la beauté de la croissance humaine, est un défi pour l'intelligence : toujours en métamorphose perpétuelle, en devenir et bien présent tout à la fois. Combien plus l'enfant à naître ! Fruit de l'histoire de ses parents, depositaire

du passé, sur qui reposent avenir et espérance d'une société, et pourtant si fragile ! Ne pas laisser la mort et la souffrance piétiner ce mystère est essentiel à mon sens pour rester humain, toujours plus humain. »

Sa conviction est inverse : le deuil anténatal reste un tabou et constitue l'une des blessures les plus douloureuses et les plus tenaces. « Ces histoires sont le plus souvent gommées, balayées par les formules parfois convenues du personnel médical, des proches, la douleur étant reléguée au silence. Je vois des femmes murées dans leurs souffrances et des bébés qui grandissent sur un manque. »

Ainsi ce nouveau-né en pleine santé qu'elle ausculte dans le cadre d'une visite de routine, avant de le laisser rentrer chez lui. « Dans le dossier médical, j'ai découvert qu'à l'origine sa maman avait eu une grossesse triple, puis avait demandé une réduction embryonnaire. Sont donc restés deux embryons. L'un des jumeaux était malade et est décédé in utero. Le bébé que j'avais devant moi, et qui avait quelques heures, avait donc vécu tout cela sans que personne ne s'en soucie. La maman, elle, était murée dans sa douleur. Il n'était pas possible de ne rien faire. »

Catherine Radet s'est lancée dans un master de bioéthique, à l'Université catholique de l'Ouest. « Dans le cadre de mon mémoire, j'ai rencontré des femmes. Certaines d'entre elles ont repris contact avec moi des années plus tard pour m'encourager à écrire. »

C'est désormais chose faite. Depuis quelques semaines, *Je n'ai pas dit au revoir à mon bébé* (2) est en librairie, un livre à la fois très étayé et sensible, nourri de nombreux témoignages. Que deviennent ces bébés ? Comment la fratrie se recompose autour d'eux ? Comment le lien parent-enfant peut-il se nouer ? Catherine Radet espère contribuer au débat en rappelant qu'« il faut revenir au réel ». Nommer les sentiments, les accepter, les analyser afin d'aider les parents à accepter leur histoire si particulière, même si ce n'est pas facile. « C'est le sens même du soin qui guide toute ma pratique. »

Emmanuelle Lucas

(1) Interruption médicalisée de grossesse.
(2) Éditions Quasar, 18 €.